Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 34 (1896)
Heft: 21

Artikel: La mode et le beau temps
Autor: Alice
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-195554>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 14.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

il ne gravissait pas les horribles côtes qui le séparaient de son école de Vennes, ou seulement comment trouver mauvais lorsqu'il n'y arrivait qu'à 2 ou 2 1/2 heures. Or donc, dans cette saison, que pouvait-il enseigner depuis ce moment jusqu'à la nuit ? »

En outre, il n'était pas question pour ces hameaux de bâtiments d'école. Les salles étaient louées à des particuliers et se trouvaient ordinairement fort peu appropriées à cet emploi, témoin le rapport de 1816 sur l'école de *derrière Chez-ies-Blanc*, où nous lisons :

« L'école se tient chez la veuve de l'ancien forestier Regamey. Dans le *poêle* de ménage se rendent au moins 45 enfants, il y a un lit et quelques meubles. Cette chambre aurait le plus grand besoin de reblanchir, si la famille qui l'occupe pouvait se loger ailleurs pendant cette réparation. L'école est très souvent troublée et dérangée par la maîtresse et les filles de la maison qui gagnent leur vie à filer dans le poêle, lequel est, en outre, attenant à la grange où l'on bat une grande partie de l'hiver, soit pour la famille Regamey, soit pour les voisins, sorte que ni le régent, ni les élèves ne peuvent bien souvent s'entendre. »

De temps en temps.

CHANSON

Sur les travers de ce bas monde,
J'entends crier l'homme de bien;
Quand chacun murmure à la ronde,
Je trouve que tout va très bien.
Pourquoi ferions-nous la grimace ?
Pourquoi serions-nous mécontents ?
L'on met souvent des sots en place,
Des gens d'esprit de temps en temps. (bis.)

On prétend, — mais c'est ridicule,
Qu'on ne voit plus de probité,
Que l'on emprunte sans scrupule,
Qu'on ne rend pas l'argent prêt :
C'est faux, je le prouve sans peine,
Car nous voyons des importants
Emprunter toute la semaine
Et rembourser de temps en temps. (bis.)

L'on dénigre le mariage,
Est-il pourtant des nœuds plus doux ?
Le jour où l'on entre en ménage,
Notre femme est un dieu pour nous.
Pendant la première huitaine,
On l'embrasse à tous les instants,
Et puis au bout de la quinzaine
On l'embrasse de temps en temps. (bis.)

Plaideurs qui vous faites la guerre,
Pour qui le bien est un fardeau,
Si vous plaidez pour une terre,
Si vous plaidez pour un château,
Ne craignez pas d'entrer en lice ;
Dans vos projets soyez constants,
Comptez toujours sur la justice :
On nous la rend de temps en temps. (bis.)

On dinâ d'on fin-retou.

On n'amè diéro lè dzeins qu'ont tráo dè toupet ; mà s'ein fottont pas mau ; ne sè coredzont pas po cein, kà la màiti dào teimps cein lào profité à oquie et sávont bin mi s'ein teri què lè z'auto.

On gaillâ, qu'avâi mé d'apétit que dè mounia, passavè on dzo dévant on restaurant qu'avâi la cousena per dézo lo plianpi, et coumeint lè fenétrès étiont àovertès, l'odeu dâo fricot sè cheintâi du que dévant et cein fasâi einviâ à bin dâi dzeins. On a bio ne pas être molési et sè conteintâ, po sè repètrè, dè duè z'assiètà dè soupa avoué cauquies truffès boulaîtès et on bocon dè lard après, s'on cheint 'na boune odeu dè ruti, dè rognons, dè civet à dè bécasse, cein vo fâ tot parâi oquie su lo momeint et on ne renasquerâi pas d'ein fèrè onna bafrâie.

Stu gaillâ, don, quand cheint cliào fins boccons, ne put pas lài teni et sè peinsâ ein limèmo d'allâ sè goberdzi et sè relètsi lè pottès,

et comptavè su 'na malice po s'ein teri. L'eintrè tot drâi dein lo pâilo iò on rupavè.

— Ditès-vâi ! se fe à 'non someiller, pào-t-on avâi tot cein qu'on vâo à rupâ po se n'ardzeint ?

— Aloo ! repond lo someiller, binsu què oi.
— Eh bin, apportâ-mè tot cein que vo z'âi dè mellâo ; y'è einviâ dè me regalâ ào to fin.

Adon on montrè ào gaillâ onna petita pancarta iò on avâi marquâ dessus ti lè fins boccons que mitenâvont su lo fû ; lo compagnon demandè cein que lài plièsâi lo mi, avoué onna botolhie dè fin boutsi, et hardi ! sè met à rupâ et à fifâ que ne sè pas iò l'a pu reduirè tot cé butin.

Quand fut bin repèssu et que coumeintâ à rotâ, ye criè lo someiller, soo 'na pice dè dou francs dè sa catsetta dè gilet et la lài baillè ein desint :

— Teni ! vouâiquie po mon dinâ !

— Coumeint ! po voutron dinâ ? mà voutron dinâ vo cotè dozè francs. Vo z'âi z'u cossè et cein et dâo vin à quatre francs la botolhie ; vo redâitès dix francs.

— Dix francs, s'on diablo ! vo z'è demandâ se poivo avâi tot cein que voliâvo po me n'ardzeint, vo m'âi de què oi, et ora que vo baillô tot me n'ardzeint, vo n'êtès pas conteint. Vo pâodè allâ vo grattâ !

Lo someiller va criâ lo patron po veni s'espliquâ avoué cé gaillâ que preteindâi être dein son drâi, vu qu'on lài avâi de que poivè avâi tot cein que voliâvè po se n'ardzeint et coumeint n'avâi què dou francs, ne poivè pas mé bailli. Lo patron dut bin sè conteintâ dinsè, kâ ve bin que n'iaivâi rein à fèrè avoué ce cocardier. Portâ plieinte, cein lài arâi fè dâi frais, et lài bailli onna dèzâlâie ne lài voliâvè pas fèrè ravâi sè dix francs.

— Eh bin, se lài fâ, quand bin vo n'êtès qu'on farceu que vâo mè teri onna carotta, vo laissez quitto dinsè, mà à condechon que vo z'auli dèman fèrè lo mème coup dè teimps tsi mon vesin d'ein face.

— Oh ma fai, su bin fatsi, mà n'ia pas moian, vu que l'est li que m'a einvoyi tsi vo !

Un fonctionnaire à sec.

Sous ce titre, M. Henri Second publie dans la *France* le spirituel article qu'on va lire, et qui contient de nombreuses et bonnes vérités. Le travers qu'il critique existe malheureusement un peu partout.

Un journal parisien publiait l'autre jour, et publie peut-être encore, la petite annonce suivante :

« Un haut fonctionnaire du gouvernement demande à emprunter, à un taux raisonnable, une somme de cinq cents francs. Toutes garanties désirables seront accordées au prêteur. »

Voilà de quoi faire réfléchir les quelques millions de Français de tout âge et de tout poil, qui rêvent de devenir fonctionnaires et d'emarger au budget.

Car, on ne l'ignore pas, c'est une faiblesse de notre nation — côté des hommes — de « blaguer » féroce l'administration, tout en s'efforçant d'y entrer. Jusqu'aux femmes qui s'en mêlent, maintenant ! On a beau être le peuple le plus spirituel du monde, on n'est pas parfait.

Du haut en bas de l'échelle sociale, chacun, dans notre plaisant pays de France, fait des pieds et des mains pour devenir, non pas quelqu'un, mais quelque chose.

Il y a des journalistes de talent qui quémangent une sous-préfecture. Le moindre avocasson sans cause ou médecin sans malade veut être député, sans compter les « sous-vétérinaires », comme disait Gambetta, abandonnés par les ânes et se rabattant sur les électeurs. Toute vieille ganache d'avoué ou d'huissier retiré des affaires et réclamé par Sainte-Périne, songe au Sénat. Enfin, il n'est pas jusqu'au paysan le plus inculte qui ne se sente capable de devenir au moins garde-champêtre.

Etonnez-vous, après cela, que l'agriculture manque de bras et que, dans les villes même, les ouvriers fassent défaut dans presque toutes les industries.

Le fonctionnarisme, voilà l'ennemi. C'est la pieu-

vre qui nous suce, le cancer qui nous ronge, en absorbant les forces vives de la population, en détournant d'un tas d'occupations utiles et productives des masses d'intelligences et d'activités qui, au lieu de rendre de grands et réels services dans une industrie ou un commerce quelconque, vont grossir, dans quelque bureau, le nombre des non-valeurs, végétant en parasites sur le travail des autres.

On aura beau dire, on aura beau rire, le prestige de « Monsieur l'employé » ne fait que croître et embellir. Il survit à toutes les révolutions. Les rois s'en vont, les empereurs les suivent, les gratte-papier restent. Aussi, tout le monde veut-il en être. Passe encore pour les administrations où l'on porte un semblant d'uniforme. Jusqu'à un certain point, la vocation pour la casquette galonnée peut s'expliquer par l'amour du panache. Mais quand il s'agit de fonctions ne comportant d'autres marques distinctives que les manches de lustrine ! Franchement, ne vaudrait-il pas mieux perdre son temps à faire des bonds dans l'eau qu'à user des romps de cuir avec le bas de son dos ?

Car c'est là que notre goût, on peut même dire notre passion pour la bureaucratie devient de moins en moins explicable, — presque toujours M. l'employé est fort mal rétribué. On lui demande peu de travail, mais on ne lui donne presque rien en échange. Peu d'ouvriers, de manoeuvres se contenteraient d'un salaire aussi modique. Et comme il faut que M. l'employé ait toujours une redingote à peu près propre, un chapeau pas trop ciré, des bottines sans solution de continuité, il est permis de se demander comment le pauvre diable parvient à équilibrer un budget où il y a tant de choses dans la colonne des dépenses, et si peu d'argent dans la colonne des recettes.

Aussi notre homme a-t-il beaucoup plus souvent des fonds à sa culotte que dans sa poche, ce qui ne l'empêche pas, du reste, de produire son petit effet dans le monde, pourvu qu'il ait la sage précaution de porter des basques d'habit un peu longues et de ne pas les relever à tout propos.

Cette misère proprement vêtue, l'atroce misère en habit noir, à peine compensée par quelques vaines satisfactions d'amour-propre, nous la soupçonnions, nous la connaissions ; des écrivains observateurs l'avaient devinée, étudiée, analysée et publiée. Mais on pouvait croire à des exceptions, à de simples plaisanteries, à des fantaisies sans portée. Nous avons, cette fois, un accusé qui avoue. Hélas ! la réalité est encore bien plus cruelle et nous en apprendrions de belles, ou plutôt de laides, si nous pénétrions tout d'un coup, incognito, dans le domicile et le fort intérieur de la plupart de ces infortunés plumeux, tant considérés mais si peu payés. Ceux d'entr'eux qui n'ont pas eu le bonheur de posséder un papa ou un oncle rentier sont encore les pires damnés de notre enfer social, et je ne souhaiterais pas leur place à mon ennemi le plus haï.

Pour en revenir à l'annonce ci-dessus, que dites-vous de ce « haut fonctionnaire du gouvernement » qui demande à emprunter cinq cents francs ? Pour payer sa blanchisseuse sans doute — on use tant de faux-cols à force de se monter le *cou* dans les bureaux ! Peut-être est-ce un malin qui veut ainsi forcer la main à un gouvernement trop parcimonieux et enlever une augmentation ou une gratification par la crainte du scandale.

Certain professeur de la Faculté de Paris, dégoûté par un caprice ministériel, s'installe bien en face de l'Institut, avec une boîte de décroqueur sur laquelle on pouvait lire :

X** , DOCTEUR ES-LETTRES

EX-PROFESSEUR DE L'UNIVERSITÉ

Cire les chaussures et fait les commissions.

On parle latin, grec et sanscrit.

Quoi qu'il en soit, notre emprunteur, naïf ou non, est certainement un besogneux, et son lamentable exemple suffirait à me faire sortir de l'administration, si j'avais eu la simplicité d'y entrer.

HENRI SECOND.

La mode et le beau temps.

Il n'y a rien de tel pour rendre l'humeur indulgente que le soleil qui brille et le ciel bleu. Aussi, depuis que les beaux jours sont revenus, nous voyons tout en rose. Nous trouvons charmants les visages qui, à la dernière neige tombée, nous paraissaient moroses ; les conversations qui nous agaçaient alors nous amu-

sent aujourd'hui, et même les costumes, que nous tournions en ridicule, nous semblent maintenant avoir été inventés pour le plaisir de nos yeux.

Peut-on, en effet, voir rien de plus joli que les toilettes nouvelles, qui vont et viennent sous les rayons du soleil et sous le bleu du ciel ?

Les jupes à godets étalent leur ampleur avec grâce ; les corsages, rentrés ou à basques, cachent des cœurs qui chantent le renouveau, et les collets, plus à la mode que jamais, recourent légèrement le tout.

Il y a bien les manches de robes qui pourraient peut-être nous inspirer une légère grimace, mais puisque nous sommes en train d'être contents, il ne faut pas l'être à moitié. Après tout, il n'y a pas trop à crier contre ces manches, si ce n'est que l'on pourrait peut-être supprimer de leur longueur depuis le coude au poignet : c'est un peu mal commode, sans compter que cela ensevelit le bras, qu'il soit beau ou laid, et, de plus, cette façon-là fait plisser l'étoffe comme le bois d'une persienne.

Mais, enfin, puisqu'il y a des gens qui se corrigent de leurs défauts, pourquoi les manches de robes ne se corrigeraient-elles pas un jour des leurs ?

En attendant, jouissons des gracieuses créations de la saison. Acceptons tout sans arrière-pensée, aimons les amas de fleurs et de plumes qui ornent les têtes ; admirons la finesse des tailles, la largeur des épaules, l'étendue sans borne des jupons et des collets, ainsi que les proportions gigantesques des nœuds de rubans et des touffes de fleurs : Tout est beau maintenant, car le soleil brille et le ciel est bleu !

ALICE.

Au retour de Genève.

Un de nos abonnés nous écrit :

De nombreux Lausannois ont déjà visité l'Exposition nationale suisse une première fois et l'on ne rencontre que des gens qui se proposent d'en faire autant. C'est très bien ; mais ce qui nous étonne — nous qui ne l'avons pas encore vue — c'est la manière dont on est généralement renseigné par la plupart de ces visiteurs, au point de vue industriel, agricole, scientifique, artistique, etc.

Nous nous sommes maintes fois approché, ces derniers temps, de gens paraissant écouter avec curiosité un ami, une connaissance, revenant de Genève, et, chaque fois, nous n'avons entendu que les mêmes questions et les mêmes réponses, à peu de chose près.

— Ah ! tu viens de Genève ?... Où as-tu diné ?...

— Eh bien, au restaurant X.

— Y mange-t-on bien ?

— Très bien. Pour deux francs cinquante, nous avons eu... attendez-vous... un excellent potage, du poisson, un rosbif, des pommes de terre, de la salade, ... enfin quoi, nous avons diné comme des rois.

— Oui, mais le vin ?...

— Nous avons bu du rouge ordinaire, qui n'allait pas mal en mangeant. Alors, après dîner, nous sommes allés nous rincer la bouche au *Village suisse*.

— A propos, c'est joli ce village suisse ?...

— Tais-toi ! rien de plus véritable que ça !... Faudrait voir cette montagne, ces vieilles maisons, c'est tellement naturel !...

— Et l'auberge vaudoise ?...

— Ça c'est le bouquet. Exactement comme dans une auberge de par chez nous, sauf les tables, qui sont un peu trop belles. Mais quelle goutte on y boit !

— C'est ce qu'on m'a dit ; il faut absolument que j'aie vu ça.

— Mon cher, pour un franc cinquante, deux francs vingt, deux cinquante la bouteille,

tu peux t'y régaler de tout ce qu'il y a de meilleur !... J'y suis allé trois fois. On est toujours sûr d'y trouver des Vaudois. N'oublie pas l'Yvorne 1895 du colonel de Loës, à un franc septante : tu m'en diras des nouvelles !... Ce qu'on y a rigolé !

— Je crois bien que je vais y filer lundi... Et puis c'est beau toute cette Exposition : raconte-moi un peu tout ça.

— Eh bien, je te dirai que quand on a comme ça bien diné et qu'il fait chaud, on ne peut pas tant courir ; c'est trop grand. En sortant de l'Auberge vaudoise, où chacun a voulu payer la sienne, ça s'est tout de suite fait sur le tard ; alors on nous a dit : Il vous faut prendre le tram qui fait le tour de l'Exposition et qui vous reconduira au Rond-Point de Plainpalais. » C'est ce que nous avons fait. Ça fait que nous avons vu ça un peu rapidement. D'ailleurs on nous a dit que tout n'était pas encore installé. On y retournera.

— Ça fait donc qu'il vaut la peine d'y aller ?

— Aloo ! c'est très intéressant.

Graines. — Quand on recueille des graines que l'on veut conserver pour les semer, est-il indifférent de les placer dans des flacons bouchés, dans des boîtes ou dans des sacs de papier ?

Les graines destinées à la reproduction se conservent très bien dans l'épi, la gousse ou la silique. Il ne faut pas les enfermer trop bien, car ce sont des êtres vivants qui ont besoin d'air.

Philippe Miller, un savant anglais, avait mis une partie de ses graines de laitue, de persil et d'oignons dans des fioles de verre exactement bouchées, et l'autre partie dans des sacs suspendus dans une chambre sèche.

Il sema, au printemps suivant, des unes et des autres sur une même planche. Les graines des sacs réussirent parfaitement ; une seule de celles des fioles poussa. Deux ou trois ans après, il sema le reste des mêmes graines ; toutes celles des sacs germèrent, aucune de celles des fioles ne poussa.

On peut donc déduire de ce qui précède que la conservation de ces petites graines doit se faire, autant que possible, dans des sacs en toile de toute espèce, à tissu non serré et, quand elle se fait dans des sacs en papier, on se trouve bien de les trouser à coups d'épingle.

THÉÂTRE. — M. Alphonse Scheler cédant à de nombreuses sollicitations a décidé de prolonger de quelques jours encore la saison d'opéra et, désireux d'offrir à ses habitués le plus de variété possible, il a engagé des artistes de valeur en représentation ; c'est ainsi que le spectacle de dimanche sera donné avec le concours de Mlle Servet, du théâtre de Genève, l'enfant gâtée du public genevois, qui s'est fait applaudir autrefois à Lausanne ; Mlle Servet remplira le rôle de Fiametta dans la *Mascotte* et le spectacle commencera par *Les Noces de Jeanette*.

Mardi, M. Scheler nous présentera dans la *Favorite* Mlle Rosa Soïni, premier prix du conservatoire et contralto du théâtre de Genève, où sa voix, d'un timbre et d'une ampleur remarquables, fera les délices de la saison prochaine. Voilà encore quelques belles soirées en perspective.

Solution du délassement du 16 mai :

L
I
NIMES
O
G
E
S

Ont répondu juste : MM. E. Siegenthaler, à Trub ; H. Guilloud, Avenches ; Delessert, Vuflens-le-Château ; Gand, Lausanne ; T. Chaillet, pintier, Villars-Bozon. — La prime est échue à M. Delessert.

Le numéro du 1^{er} mai du *Journal officiel de l'Exposition nationale* contient les articles suivants : Aux hôtes de l'Exposition. Zur Eröffnungsfest. — L'inauguration. — Horticulture à l'Exposition nationale. — Les Chemins de fer électriques du Salève. — Eine Nachtfahrt ins Schweizerdorf. —

Unsere Zeitung. Les musiciens à l'Exposition. Chroniques. — Le marché aux fleurs. Parmi les nombreuses gravures de ce numéro, on remarque deux grandes planches donnant, l'une les portraits de tous les membres du Comité central ; l'autre une vue générale de l'Exposition.

Boutades.

Deux recrues se reconnaissent : — Tiens, dit l'un, pourquoi as-tu eu l'idée de t'engager ?

— C'est que je ne suis pas marié et que j'aime la guerre !

— Eh bien, moi, reprend le premier, c'est justement le contraire : je suis marié et je me suis engagé, parce que j'aime la paix.

A la correctionnelle :

« Prévenu, votre état ? »

— Un peu fiévreux, mon Président, j'ai mal dormi, mais j'vous remercie tout de même.

Aux examens.

Trois étudiants en droit sont sur la sellette : « Monsieur, comment doit-on jouir de l'usufruit ? »

L'étudiant hésite et finalement ne répond rien.

L'examineur passe au second, puis au troisième candidat.

Même mutisme.

Alors l'examineur perdant patience :

— Comment, vous ignorez une chose si élémentaire?... Voyons ! essayons d'un exemple : Supposez que j'aie à moi trois ânes qui sont devant moi, comment jouirais-je de l'usufruit ?

Pour lors la mémoire revient subitement à l'un des étudiants :

« En bon père de famille, » s'écrie-t-il sans perdre de temps !

Entendu au Salon des Champs-Élysées :

L'ami du peintre, sournois. — Tu trouves le public froid... Moi, j'ai causé hier avec un brave bourgeois qui ne fréquente pas les Salons... Eh bien, il donnerait au moins vingt mille francs pour voir ton tableau...

Le peintre sursautant. — Vingt mille francs !... envoie-lui ma carte d'entrée...

L'ami. — D'ailleurs, à sa place, j'en donnerais cent mille... il est aveugle !

Un brave concierge :

— Monsieur, une lettre.

— Très bien, merci. Dites-moi, pourquoi ne l'avez-vous pas montée hier?... Voyez le timbre.

— Oh ! ça ne fait rien, monsieur : c'est un rendez-vous pour demain.

Chez la modiste :

— Madame, je voudrais un chapeau de deuil.

— Grand deuil ou petit deuil ? Qui avez-vous perdu ?

— Mon genre.

— Ah ! alors je vois ce qu'il vous faut : essayez cette capote rose.

Nos domestiques.

— Jean, je suis appelé par dépêche ; courez à la gare et regardez à quelle heure part le dernier train pour Paris.

Deux heures après, Jean revient.

— Ah ! vous y avez mis le temps !...

— Monsieur, je n'ai voulu m'en rapporter à personne ; alors, j'ai attendu longtemps pour voir partir moi-même le dernier train.

Au restaurant.

— Garçon, d'où peut être sorti un poulet aussi coriace ?

Le garçon impassible :

— Probablement d'un œuf dur.

L. MONNET.